Notes sur l’Odyssée monastique

par dom Augustin de Lestrange

Archives de la Trappe cote AAT 217/28

Proche du document AAT 871/7

L’ingratitude est le vice le plus commun des temps malheureux ou nous vivons et tout à la fois un des plus détesté de Dieu, mais comme le premier effet de l’ingratitude est de faire oublier les bienfaits qu’on a reçu, pour éviter ce malheur, je veux vous rappeler Mes frères ceux qu’ Dieu vous a prodigué en si grand nombre surtout dans votre voyage de Russie.

Vous aver dans le récit de votre translation de la Trappe en Suisse, et dans le détail de tout ce que le Seigneur a fait alors en votre faveur une preuve de sa grande misericorde sur vous. Voyer maintenant comme cette meme miséricorde a continué de vous proteger malgrè toutes nos infidelités.

Nous vivions paisiblement ensevelis au milieu des montagnes de la Gruyere, uniquement occuppés à prier pour notre patrie et à travailler à notre salut et à celui de quelques enfants suisses et françois, que des parents pieux nous avoient confiés pour les soustraire à la corruption generale, lorsque nous fumes obligés de quitter cette terre hospitaliere. Vous aiyant conduit en Suisse et me voyant placé par la Providance à votre tête, je me crus obligé de ne rien épargner pour votre conservation, veillant donc continuellement pour vous je crus prévoîr que vraisemblablement les armées françoises ne tarderoient pas de pénétrer jusqu’à nous. Vous saver qu’alors nous avions parmi nos religieuses la fille du prince de Condé, la princesse [p. 2] etoit important d’empecher que la fille du prince de Condé ne tombat entre les mains des patriotes, tout au moins l’auroient-ils pris comme un otage bien précieux pour eux.

Elle fut d’abord à Ausboourg avec toute sa colonie. Mr Bacciochi de la maison Obvexer, riche négociant de cette ville qui aimoit tout ce qui regardoit la religion et par consequent l’ordre de la Trappe, voulut bien la recevoir avec toute la colonie dans sa maison de campagne et fournir à leurs besoins. Je suis bien aise Mes freres d’avoir occasion de vous en rappeller le nom afin que vous aiyer soin de prier pour un si digne bienfaiteur et quoique je ne vous les nomme pas toujours tous dans cette relation, c’est un devoir dont il faut s’acquitter envers tous, car la vertu de gratitude nous oblige a etre reconnoissants non seulement envers Dieu autheur de tout bien, mais envers tout ceux dont il daigne se servir pour nous secourir.

La princesse étant une fois partie et mise en sureté, nous attendimes tranquillement que les armées francoises s’approchassent des frontieres. En attendant, nous fîmes nos preparatifs pour notre seconde emigration. Comme nous avions plusieurs enfants du pays en education nous fimes avertir les parents de venir les reprendre. Il y en avoit un du Valais qui avoit déja fait des tentatives inutiles pour ramener son fils ; parce que quoiqu’il n’eut que neuf ou dix ans, l’enfant se plaisoit extraordinairement avec nous. Il vint donc avec empressement et bien determiné cette fois de le reconduire chez lui. Pour le gagner plus facilement, il le prit d’abord par la douceur et après lui avoir fait bien des caresses, il lui dit : ta mère pleure, mon ami [3] tous les jours de ce qu’elle ne te voit plus, tes freres, tes soeurs t’attendent pour se bien divertir avec toi, je viens te chercher. Oh ! non, repond aussitot l’enfant : je ne veux pas m’en aller, je veux rester ici avec les peres ; mais mon ami les peres s’en vont, he bien, je les suivrai ; oh ! ils vont trop loin, tu ne pourrois pas ; alors cet enfant donne a son pere toute sorte de raisons très solides pour lui prouver qu’il ne doit pas le forcer de retourner dans le monde pour lors le pere tout faché et comme impatient de trouver tant de resistance lui dit : eh bien tu n’a qu’a t’arranger comme tu voudras je ne suis donc plus ton pere ; à ce reproche si sensible pour un enfant qui aime ses parents autant que celui ci le faisoit il ne se déconcerte cependant point ; mais prenant un petit crucifix qu’il portoit toujours sur sa poitrine et le lui montrant, il lui repond oh ! si vous ne vouler plus etre mon pere voici celui qui sera mon pere. Cet homme deconcerté par une telle reponse n’eut plus la force de presser davantage son enfant et partira en admirant en lui l’ouvrage de la grace ; mais la mere qui n’avoit point été temoins de cette scène si touchante et dont l’amour extrême n’entendoit point raison exigeat qu’on vint enlever l’enfant de force puisqu’il ne vouloit pas revenir de bon gré, je ne sçais ce qu’il est devenu.

Pour nous voyant que les francois avoient viole le territoire suisse et passé les frontieres nous comprimes qu’il n’y avoit plus a hésiter, que le moment etoit arrivé et qu’il faloit promptement nous retirer. Je fus a Romont ou nous avions des freres du tiers ordre qui faisoient l’ecole. Je trouvai toute la ville en rumeur parce qu’on disoit que les francois alloient arriver en quelques heures. Je fais marche avec un homme pour aller prendre nos freres a minuit dans sa voiture et les conduire [4] a Fribourg ce qui s’executa ponctuellement et pendant le reste de la nuit je monde à la Valse qui est eloignée de 6 lieues de Romont ; et j’y arrive a la pointe du jour. J’annonce à la communauté qu’il faut partir et tous sont prets à me suivre. C’est peut etre à cette obéissance aveugle, a cette soumission pleine et entiere qu’il faut attribuer tout ce qu’il y a eu d’heureux dans notre voyage. Car Dieu n’abandonne jamais et protège au contraire toujours le coeur obéissant ; ainsi tandis qu’à Romont les enfants de la ville qui fréquentoient l’école s’assemblent le lendemain comme à l’ordinaire ignorant le depart de leurs maîtres et touchent tout le monde par leurs regrets et leurs larmes lorsqu’ils apprennent qu’ils sont partis et qu’ils ne les verront plus ; nous partons de la Valste et ne laissons pas moins de regrets. Du moins parmi ceux qui n’étoient point du parti françois, mais deja on avoit mis nos chevaux en requisition ou plustot on s’en etoit entierement emparés et ce ne fut qu’avec bien de la peine que j’obtins la permission de nous en servir jusqu’à la frontiere, du côté de la Souabe ; et qu’en donnant ma parole que je les renverois, ce que nous fimes. Mes f. il ne faut pas promettre ou bien il faut tenir ce qu’on a promis, même en pareille circonstance. En sortant de la Valsainte nous fûmes chez Mr de Praromont.

Comme nous étions nombreux, il faloit marcher en plusieurs bandes, celle que je conduisois etoit à peur près de 44 et voilà que nous fuyons devant l’armée françoise.

Arrivé a la frontière, nous éprouvames quelque difficulté pour passer outre, mais la providence de Dieu qui nous conduisoit visiblement les fit disparoittre. Nous voila donc à l’abry des craintes de l’armée francoise, mais sans savoir ou nous pourrions trouver un azyle. Nous nous arrettons dans le 1er village de la Souabe que nous rencontrons. Nous entrons dans une auberge. C’etoit dans le temps du carnaval ; et c’est l’usage parmi les allemans d’avoir alors musique afin d’attirer le monde et de faire bombance dans les cabarets. Pour nous entrés dans les chambres hautes ou l’on nous placat nous mettons à [5] faire nos prieres et tous nos autres exercices comme dans le Monastere. Alors la Maîtresse de l’auberge fut si touchée qu’elle renvoit sa musique et ferme sa porte ne voulant plus recevoir personne de crainte que nous soyons dérangés.

Voyant nos frères bien placés par la providance et parfaitement tranquilles en cette auberge, je leurs dis attender moi, je vais chercher azyle dans quelque Monastère des environs. Le Seigneur dirigea mes pas vers celui de Clausterval à peu de distance d’Uberlinguen. Je trouvoi là des religieuses respectables remplies de la meilleure volonté et qui ne furent point effraiyée du grand nombre, quoiqu’elles eussent deja quelques emigrés autant que je puis m’en souvenir. Voyer me dirent elles si les bâtiments de nos cours peuvent vous suffir ; nous avons assés de haricots et de poids pour vous nourir plein d’admiration pour une telle charite je m’en retourne bien vite vers nos freres benissant le Seigneur qui n’abandonne jamais ceux qui mettent en lui toute leur confiance. Mais je trouve en arrivant auprès d’eux un autre exemple de charite et de bienfait de la providance qui n’est pas moins frappant ni moins touchant. Cette femme qui nous avoit reçu dans son auberge et n’avoit voulu recevoir que nous avait par là beaucoup perdu. J’étois reste plusieurs jours absents et notre compte de dépenses se montoit bien à plus de 200 fr ; mais lorsque je voulus la paiyer, oh ! non, me répondit cette femme avec une grande foi, je suis bien assés paiyée par toutes les [6] bonnes prieres que vos freres ont fait cher moi je ne veux rien de plus. Nous quittames cette pauvre femme pleins d’admiration pour sa grande foi, de reconnoissance pour sa charité et de confiance en un Dieu qui dès le premier pas venoit à notre secours d’une manière si inattendue.

Arrivés à Clausterval, nous eumes lieu de reconnoittre de plus en plus que c’étoit bien dans toute la plenitude de leur charité que ces respectables religieuses avoient daigné nous recevoir ; car elles eurent toute sorte d’attentions et de bontés pour nous. Nous y restames assés longtemps. Cela me donna le moyen d’aller plusieurs fois à Constance à mesure que nos freres y arrivoient par bandes ; car presque tous les autres sortirent de la Suisse par cet endroit et à leur arrivée ils avoient tous à me raconter les traits de providance par lesquels le Seigneur les avoit conduits et protegés.

A constance nous fumes parfaitement accueillis par tous les emigrés qui étoient en très grand nombre en cette ville et surtout par les pretres françois qui avec une bonté extrême se chargerent de nous porter à manger pendant tout le temps que nous y restames, quoi que nous habitassions un peu loin hors de la ville.

Mais bientot l’approche des troupes francoises qui venoient pour l’emparer et de Constance et de toute la Souabe nous obligerent de nous éloigner nous passames par differentes abbayes ou nous fumes généralement reçus avec beaucoup de bonté et de generosité et nous arrivames ainsi par les soins de la divine providance très heureusement à Munich.

Ici changent nos ennemis ce ne seront plus désormais les troupes françoises que nous [7] aurons à redouter, mais l’armée des illuminés, des philosophes, des impies.

L’électeur de Bavière, Theodore qui avoit beaucoup de piété et de religion nous recut avec toute sorte de bonté et nous désignat même un de ses chateaux de plaisance pour y habiter, en considération de la princesse de Condé, qui etoit avec nous ; mais cela ne tarda pas à déplaire aux philosophes et aux illuminés, qui sont en grand nombre et très puissants en ce pays la. Ils murmurerent bientot contre la faveur qu’on vouloit bien nous accorder ; et ce digne prince fut obligé pour le bien de la paix de nous congédier, ou du moins à peu près ; il nous fit faire deux ratdeaux avec des cabanes en planches par dessus, sur l’un étoient nos religieux et sur l’autre nos religieuses et nous descendimes, ainsi le Danube jusqu’à Vienne.

Mais à l’entrée de l’Autriche proprement dite, nous fumes obligés de nous arretter pour nos passeports ; je ne scais si on les envoyat à Vienne ; car il étoit très difficile de penetrer dans l’interieur des états de Sa Majesté, tout ce que je me rappelle, c’est que nous dumes rester là plusieurs jours. On nous placa dans un Monastere qui avoit été détruit par Joseph II. La providance divine permit ce petit retard parce qu’elle vouloit appeler à elle un de ces jeunes enfants que nous n’avions point voulu abandonner et que nous conduisions avec nous, cela nous donna le moyen de l’assister plus commodément dans ses derniers moments, et de lui rendre le devoir de la sepulture d’une manière plus convenable et selon toutes nos regles, ce qui ne contribuat pas peu à l’edification de tout le paÿs car comme il portoit l’habit religieux on l’enterra le visage découvert selon notre usage. L’on accourut de toute part, l’on admiroit son air de paix et de bonheur, la douceur de son visage même après sa mort et l’on s’empressoit de couvrir son corps les uns de fleurs les autres d’images. Mais quel fut l’etonnement de tous les spectateurs lorsque etant au cimetiere après plusieurs benedictions plusieurs encensements du corps du jeune defunt, [8] de la fosse dans laquelle on l’alloit deposer, on vit tout à coup un religieux descendre tout vivant dans cette habitation de la mort pour y recevoir encore entre ses bras et y deposer doucement celui qui y doit rester et dormir jusqu’à la resurrection generale. Ils ne peuvent se lasser d’admirer comment la mort qui fait naturellement tant d’horreur aux vivants devient cependant aimable par le moyen de la charité : Ah ! l’on voit bien, disoient-ils que celle de ces bons religieux n’est pas une charité passagere : puisqu’elle accompagne d’une maniere si tendre jusque dans le tombeau et au dela, ceux dont la mort les separe mais surtout quel fut leur attendrissement lorsque le corps du defunt aiyant disparu à leurs yeux par la terre qui le couvroient ils voient toute la communaute se prosterner en un instant la face contre terre et l’entendent s’ecrier avec une voix si lamentable et d’un ton si touchant : *Domine miserere super peccatore*. Seigneur daigner jetter votre oeuil de misericorde sur ce pauvre pecheur, ce que nous repettons 3 fois en cette circonstance pour faire entendre que nous voulons le repeter toujours, jusqu’à l’heure de notre propre mort.

Ce bon peuple allemant qui est naturellement si religieux fut si touché de tout cela qu’ils formerent le dessein de nous retenir parmi eux. Ils nous presserent beaucoup d’y consentir et nous offrirent d’ecrire tout de suite à l’empereur pour en avoir la permission mais comme nous pensions qu’ils ne pourroient pas l’obtenir nous voulumes continuer notre route.

Nous descendimes de là à Budveis ou résidoit Sa Majesté la Reine de France auparavant comtesse de Provence qui nous temoigna prendre beaucoup de part à notre position et eut pour la Sr Marie Joseph autrefois princesse de Condé les egards les plus attentifs. Notre usage etoit assés ordinairement lorsque nous arrivions dans un endroit et qu’il n’etoit pas trop tard de commencer par aller a l’eglise et d’y chanter le Salve Regina. Comme il n’etoit que 4 heures du soir une grande foule de peuple se rendit à l’eglise avec nous et nous témoignerent ensuite beaucoup d’interet. Nous ne pumes cependant pas y séjourner longtemps parceque plus nous nous arretions dans notre marche plus ces hommes qui conduisoient nos ratdeaux nous coutoient chers. Nous faisons donc toute la diligence possible pour arriver à Vienne.

Quand arrivés dans cette capitale nous excitames grandement la curiosité de ce bon peuple. Nous n’étions pas encore sortis de notre radeaux qu’on s’empressoit d’accourir pour voir une emigration [9] d’un nouveau genre. Il y en eut même qui ne purent pas attendre que nous fussions débarqués et pour nous témoigner leur empressement de nous recevoir et qui monterent sur notre ratd’eau pour venir embrasser dans l’effusion de leur coeur le plus vieux de nos religieux c’etoit le pere Jean Francois : le bruit se repandit aussitôt dans Vienne que nous avions avec nous un vieillard de près de 100 ans, à beaucoup près, mais les austerités qu’il pratiquoit depuis longtemps jointes à son visage naturellement décharné et à un maintien courbé et cassé lui donnoit effectivement un air très vieux.

La providance permit que nous nous adressassions pour avoir l’hospitalité à celui de tous les Monastères de Vienne qui etoit plus disposé à nous recevoir avec empressement, c’etoit les religieuses de la visitation connues en ce paÿs la sous le nom de Salésienes et qui sont dans un des fauxbourgs de cette capitale. Cela n’empechoit pas qu’on ne vint du fond de la ville pour assister avec empressement à nos offices et leur devotion en etoit si grande à cet egard qu’etant un jour allé en ville j’eus la consolation d’entendre chanter dans une maison une des himnes de notre office du Sacré Coeur, qu’on ne connoissoit certainement ni pour les paroles ni pour l’air avant notre arrivée.

Je ne veux pas pousser plus loin ma narration sans vous faire connoittre l’excessive charité de ces respectables religieuse et toute l’obligation que nous leur devons. Elles nous reçurent avec le plus grand empressement. Elles admirent nos religieuses dans l’interieur et nous placerent nous dans l’exterieur de leurs parloirs. Si elles n’eussent pas eu un aussi bonne volonté de nous obliger, n’auroient elles pas pu dire relativement à nos soeurs que ce n’etoit pas l’usage des maisons religieuses d’admettre personne dans l’interieur ; et par rapport à nous n’auroient elles pas pu s’excuser sur la necessité ou elles etoient de recevoir dans leur parloirs accoutumes ceux qui avoient à leur parler, et sur tout les parents de leur pensionnaires qui sont en si grand nombre et toutes des premieres familles de l’empire. Mais la charité ne connoit pas d’obstacles elle sçait les surmonter tous, et telle fut la leur outre cela elles montrerent le plus grand zele à pourvoir généreusement et abondamment à tous nos besoins. Elles nous comblèrent de presents et c’est à elles en grande partie que nous devons le bonheur que nous avons de posseder la relique precieuse des cheveux de la Ste Vierge (qui est dans notre Monastere de Bellefontaoine). Quand nous n’aurions gagné que cet avantage dans notre voyage, ne devrions nous pas nous regarder comme bien dedomagé de toutes nos peines.

Mais plus nous etions vu du public avec interet et bien troités par ces saintes religieuses, plus les philosophes murmuroient, s’indignoient contre nous et etoient mécontents, comme vous aller voir par le recit suivant. Les uns disoient comme de notre divin Sauveur ils sont bons, les autres non, ce sont des hipocrites des fanatiques, et des fols. Ceux qui vouloient affecter la sagesse mondaine disoient il faut les laisser pour ce qu’ils sont et ne pas s’occupper d’eux, une dame francoise aiyant voulu nous recommander à un des ministres il lui repondit en branlant la tête, avec un air de mepris et de soupçons : Ne vous meler pas de ces gens la ne vous meler pas de ces gens. Ce fut surtout à l’occasion de l’audience et de la faveur que nous accordat Sa Majesté imperiale que le mecontentement des philosophes parut davantage. Aiyant été introduit chez l’empereur il me dit Mr l’abbé ou sont vos Monasteres. Je lui repondis : Sire, j’en ai en Espagne, j’en ai en Piémont, j’en ai en Angleterre. Et dans mon empire, me dit-il, vous n’en avez point ? C’etoit bien me dire qu’il etoit pret de nous en accorder un, en effet lui en ayant fait faire la demande il nous donna un Monastere en Boême appellé Cladrau dans le cercle de Pilsen, avec les terres necessaires pour l’entretien [11] de 165 personnes et ordonna de plus qu’on nous fourniroit tous les instruments d’agricultures, tous les bestiaux pour monter ces fermes dont le nombre etoit considerable, et que pendant la 1ere année on nous fourniroit tout le bled tous les legumes toutes les provisions de toute espece qui pouvoient nous etre necessoires jusqu’à la premiere recolte. C’etoit faire les choses avec soin, non seulement en Roi et en empereur puissant mais en bon pere. Oui, mais quand les philosophes qui etoient dans le regence sçurent cela ils crierent d’une joli maniere (car Joseph deux qui commencoit à propager les idées liberales a établi que l’empereur ne pourroit rien faire qui ne soit ratifié par la regence). Quoi dirent-ils, nous qui voudrions detruire tous nos moines nous seront obligés d’en recevoir d’etrangers ? Alors il y en eut un plus raisonable que les autres qui dit : Mais que voulez vous, l’empereur à donné sa parole, nous ne pouvons pas le mettre dans le cas de se retracter. Eh ! bien, oui, dirent ils ; mais il faut leur mettre pour condition qu’ils devront mourir là et s’eteindre, et ils n’accepteront pas. On vint donc me trouver et me dire : La regence ratifie le don de que Sa Majesté imperiale vous a fait, mais à condition que ce sera uniquement pour vous.

Transcription Tamié 30 décembre 2004